Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 38

Artikel: Au tribunal
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-220529

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

— Alors, comme ça, vous ne faites qu'un sulfatage ?

— Oh ! répond le paysan franc-comtois, c'est selon !

Puis montrant un parchet de vigne retenu par un mur de pierres sèches, il ajoute :

— Voyez, c'est un plan robuste. Au printemps, on gratte un peu la terre, ensuite on ébourgeonne et on laisse croître. Un sulfatage suffit, quelquefois deux et la récolte vient sans qu'on s'en occupe. Je ne dis pas que notre vin vaille du Mâcon ou du Beaune, mais quoi, c'est un joli vin tout de même, un vin qui a du corps et qui vous émoustille toujours un peu !

Marc-Henri me poussa du coude :

— Regardez-voir ça, ils ont même économisé la paille de lève. Ça vient là, au petit bonheur, ça a de jolies grappes et pas trace de mildiou !

Brusquement une petite auberge surgit au bord du chemin.

Se souvenant qu'il avait soif, Marc-Henri déclara :

— Moi, je ne fais pas un pas de plus, sans boire un verre. Qu'en dites-vous ?

— Oh ! fit le paysan franc-comtois, on est toujours là quand il s'agit de prendre un coup de vin !

Nous voici tous trois installés dans la salle à boire, autour d'une table branlante et assis sur des chaises dépareillées. Je m'aperçois que cette salle à boire sert aussi de cuisine puisque le fourneau-potager est installé sur l'âtre et qu'un râtelier expose, contre la paroi blanchie à la chaux, sa vaisselle de terre cuite.

— Eh bien, dit Marc-Henri, au moment où l'hôtesse — une robuste paysanne à l'accent chantant — fait son apparition, eh bien, que vendez-vous de bon ?

— Tout ce que vous voudrez, messieurs, tout ce que vous voudrez !

Alors, apportez-nous un litre d'Arbois !

Quand le vin, d'un rose clair, se mit à pétiller et à répandre son fumet, Marc-Henri se hâta de trinquer. Il avala le premier verre d'un coup en poussant un « ah » de satisfaction. Au second, il y eut une pause. Ce n'est qu'au troisième qu'il fit claquer sa langue en déclarant avec conviction :

— Fameux !

S'étant rafraîchi, il offrit des cigarettes et chercha à mettre la conversation sur le chapitre de la politique.

— Alors, dit-il à son voisin, ça va, par ici, les affaires !

— Oh ! pas trop mal, répondit celui-ci, on vend son blé, son lait et son vin. On élève le bétail et l'on tape dur à l'ouvrage. On gagne gros, mais la vie est chère et les impôts augmentent.

— Oh ! pour ça oui, on sait toujours où nous trouver pour payer les impôts. Moi qui vous parle, j'en ai mon paquet, allez !

— C'est-y alors que vous êtes un gros propriétaire ?

Prudemment, Marc-Henri éluda la question :

— Et qu'est-ce qu'on dit, par chez vous, du changement de ministère ?

— Oh ! là, on ne dit rien, rien de rien. La roue tourne ; Poincaré, Herriot ; Herriot, Poincaré. C'est deux politiques, laquelle vaut le mieux ? Ce n'est pas à moi qu'il faut le demander !

— Oui, oui, répond Marc-Henri, c'est en règle, vous ne voulez pas prendre parti. Je comprends ça. Cependant, quand vous votez, vous êtes bien obligé de vous rattacher à un groupe que diable ! Bloc national ou Cartel des gauches ?

— Moi, ajouta le paysan franc-comtois, je vous l'ai dit, je ne fais pas de politique. Je cultive ma terre, je vends mon blé et j'élève mon bétail. Quant au reste, je ne m'en soucie guère ; ce n'est pas mon affaire.

— Tonnerre de gaillard me dit Marc-Henri dans l'oreille, saura-t-on jamais de quel bois il se chauffe ?

Nous nous quittons. « Suivez toujours la grande route, nous dit notre homme. Après la montée de Tarcenay, il ne vous reste qu'une dizaine de kilomètres avant Besançon. »

***

A la tombée de la nuit, nous sommes arrivés dans la capitale de la Franche-Comté. Le soleil couchant faisait miroiter les eaux calmes du Doubs dominé par de hautes collines crénelées. Les rues étaient très animées et déjà les lumières brillaient aux devantures des cafés.

Après quelques minutes d'hésitation, Marc-Henri se décida pour l'Hôtel de l'Europe. Il y retint sa chambre et, après un brin de toilette, on le vit pénétrer dans la vaste salle à manger où les dineurs s'attardaient autour des nappes blanches.

Je le suivis. Nous nous assîmes et le garçon apporta le menu que mon compagnon examina d'un air de parfait connaisseur.

— C'est bien, dit-il en rendant la carte d'un geste large ; faites ajouter, en supplément, des truites meunières.

— Bien monsieur !

Et le garçon disparut.

Ce soir-là, Marc-Henri mangea de grand appétit. Quand vint le dessert, il songea que sa femme et ses enfants — lesquels soupaient d'une assiette de soupe et d'un plat de pommes de terre bouillies avec du seré, en compagnie de Fritz, le domestique argovien et de Frida, la petite bonne du Simmenthal — méritaient bien de recevoir de ses nouvelles. S'étant pourvu de cartes postales et de timbres, il écrivit :

« Ma chère Louise. Nous faisons un beau voyage. La santé va bien puisque nous ne buvons que de la limonade entre les repas. N'oublie pas de dire au cousin Auguste de faucher le seigle des Noyerettes. Il doit être assez mûr. Demain nous partons pour la Bourgogne où je compte bien acheter une boille à sulfater. Bonnes amitiés à tous. Marc-Henri. »

Ayant demandé l'addition, il la parcourut d'un œil satisfait puis commanda une bouteille de « Moulin-à-Vent ».

Je protestai, criant que c'était beaucoup trop, mais lui, croyant que je songeais au prix, me dit à voix basse :

— Voyons, à seize francs, ce n'est pas la peine de s'en priver. En définitive, ça ne fait que... que..... Enfin, ce n'est pas la peine d'en parler, ajouta-t-il, au moment où le garçon remplissait nos verres.

Jean des Sapins.

Au tribunal. — Un paysan madré désirant connaître l'issue d'un procès qu'il veut engager, se rend chez son avocat et le met au courant du litige.

— Certes, lui répond l'avocat, votre cause est excellente et nous ne pouvons pas la perdre.

— Fort bien, dit le paysan ; en ce cas je ne plaiderai point, car je vous ai exposé la cause de mon adversaire.

TOUT BAISSE !

Chacun m'accordera que je dis la vérité, en disant que tout baisse ; le baromètre, la température, le franc, les bénéfices, les naissances, la moralité et la vue des gens. Pour cette dernière, je n'en veux pour preuve, que le grand nombre de ces super-lunettes rondes et immenses qui caracolent sur tous les nez.

Le baromètre, lui, s'il baisse, c'est son affaire; la température, c'est la faute de ceux qui sont allés découvrir le pôle et qui sont repartis sans le recouvrir ; le franc, ce n'est pas la faute de Monsieur Poincaré qui se donne assez de mal pour le faire remonter ; les naissances, alors, si elles baissent, c'est un peu la faut de tout le monde, des gens d'abord, de la température ensuite, du franc et de tout le reste. La moralité descend en proportion de la montée des jupes qui, elles, sont, avec les impôts, les seules choses qui montent. La vue des gens baisse en proportion de la croissance des exigeances de la mode, qui veut que l'on porte des lunettes (et combien décoratives), pour être select. Les bénéfices, eux, ne font que suivre le mouvement.

Comme, maintenant, le jour baisse à son tour, je vais profiter de la demi-obscurité, pour méditer sur le moyen de faire remonter toutes ces choses. Si mon intelligence obtuse ne baisse pas trop, peut-être trouverai-je ce moyen et, alors, je vous en ferai part, ne voulant pas garder pour moi seul une aussi belle occasion de faire fortune !

Pierre Ozaire.

LA COMPRESSE

JEANNE était si heureuse, presque tout à fait heureuse. Un point noir troublait seul sa joie de fiancée... un point noir ? peu de chose en vérité : Paul ne prenait pas au sérieux son talent de garde-malade. Cela lui était pénible, car, si elle avait fait ses études de garde, soigné des blessés durant la guerre, recueilli des enfants rachitiques au lendemain de l'armistice, cela valait qu'on s'en souvînt. Elle faisait à Paul le sacrifice de cette vocation joyeusement, sans doute, mais Paul n'avait pas l'air de s'en rendre compte.

— Ma chérie, lui disait-il, vous êtes mon plus cher trésor. Que je voudrais être sûr de vous rendre heureuse, de savoir vous donner la paix, le confort, l'aisance que vous méritez !

— Mais Paul, mon ami, vous savez bien que je n'ai pas besoin de confort, que toute ma joie serait de me dévouer pour vous, de vous entourer, de vous soigner.

— Me soigner, merci ! — disait Paul en riant. Vous m'arrangez bien !... Et puis, mignonne, ne pensez pas tant à ces histoires de dévouement, de malades, de soins. Tout cela vous rend soucieuse. Je veux votre joie, votre sourire. Vous verrez comme vous serez heureuse dans le doux nid que je vous prépare, vous ne vous inquiéterez de rien et vous n'aurez qu'à être gaie, à vous reposer, à chanter comme il vous plaira.

Ces tendres entretiens laissaient Jeanne mélancolique. Ce beau, ce bon, ce tendre Paul, la comprenait-il vraiment? Savait-il ce que vaut un cœur de femme aimant et dévoué ? N'apprécierait-il jamais sa compagne à sa véritable valeur d'aide, de soutien, de sœur de charité ? Aurait-elle abandonné pour lui son apostolat sans qu'il eût aucun vrai besoin d'elle ? Mais peu à peu la paix reprenait au cœur de Jeanne. C'était bon tout de même de se sentir aimée et protégée comme elle l'était... En somme la vie avec ses difficultés se chargerait de lui livrer Paul dans sa faiblesse d'homme réduit à chercher refuge auprès de la femme secourable et forte qu'elle était. Certains jours elle oubliait même la déception d'amour-propre qui avait accompagné la joie de ses fiançailles et elle s'égayait sans arrière-pensée, toute à l'élan de sa vie nouvelle.

***

Comme l'automne était d'une douceur merveilleuse cette année-là, ils décidèrent de faire leur voyage de noce à la montagne.

— Et puis, vous savez, mon chéri, disait Jeanne, un coin tout ce qu'il y a de plus simple, où nous serons bien l'un à l'autre, où je pourrai vous dorloter, vous soigner, vous gâter sans témoin gênant.

Cette fois-ci, Paul se rendit et renonça pour son amie au confort moderne des palaces.

— C'est vous, ma chérie, qui direz où vous voulez aller. Je serai heureux de vous y conduire, où que cela soit.

— Menez-moi donc dans un petit trou ignoré, où il n'y aura plus de voyageurs, plus de pensionnaires, personne pour gâter notre plaisir...

— Encore, faut-il trouver une auberge ouverte ! En automne, vous savez bien, les hôtels sont fermés.

Ils se décidèrent pour la gentille auberge de X. en plein pâturage. Jeanne y avait fait autrefois plus d'un séjour d'été. En cette saison, il n'y avait plus guère de voyageurs. Avant de prendre leurs quartiers d'hiver, lees tenanciers restaient encore quelques jours sur l'Alpe afin de mettre de l'ordre et de préparer leur retour du printemps suivant.

Non sans hésiter, ils consentirent à recevoir le jeune couple. « Nous ne ferons aucun embarras, écrivait Jeanne, s'il le faut, nous prendrons nos repas avec vous à la cuisine »... Les braves gens avaient cédé.

Un soir, Jeanne et Paul arrivèrent. C'était au lendemain de leur mariage. Ils apparurent au seuil de l'auberge, le teint encore animé par la marche, tout rayonnants de joie et de santé : une image du bonheur. La soirée était belle, tiède, avec des souffles frais, d'une pureté sans brume.